

(NUL_NE_PEUT)_ENTRER_PAR_EFFRACTION_DANS_UNE_OEUVRE_OUVERTE_À_DOUBLE_TOUR.DOC

Les images exposées dans *La Quinte du loup et le beau tox* interrogent leur propre statut (changement d'échelle, transformation, déformation, répétition, détournement, re-contextualisation, représentation de représentation...). En cela, se pose la question de l'action du regard sur les images, de la réception sur le travail.

Interroger ce que l'on regarde = statut; comment on le regarde = contexte; ce qu'on en retient = perception.

Le propos s'affine lorsqu'il s'applique à Gaudard même et ses pairs, à ce que la situation conditionne pour la culture et, peut-être plus encore sur la façon dont la culture, l'art-même, trop demandeurs de reconnaissance si ce n'est d'amour, s'y conforment dans une mise en scène théâtralisée du travail pour se créer soi-même une actualité, s'exposer, se re-exposer, se sur-exposer, générer du contenu rapidement, changer son approche et adapter sa méthode de travail, accélérer sa production, être son propre spectateur, s'auto-congratuler...

Toutes les conditions du regard, de la réception et de l'implication sont impactées. La culture ne constitue plus un enjeu ou un sujet, elle s'indexe comme une catégorie parmi d'autres, une tendance éphémère vouée à l'indifférenciation dans un reflux de contenu. Tu n'as qu'à liker: les followers comme curateurs d'exposition, les commentaires comme critiques d'art.

Et l'artiste, et le travail? Subissent-ils les effets de la standardisation, se soumettent-ils avec zèle et complaisance à ces mouvements de filtres et d'algorithmes pour collaborer à la construction du leurre?

L'espace numérique a dupliqué les usages des lieux physiques de monstration et d'interaction sociale: galerie d'art, boutique, guichet, salon, hall d'accueil... qu'il restitue selon des modalités d'apparence simpliste. Derrière la duplication agit la duplicité, un jeu de «Aujourd'hui, la communication engouffre les contacts humains dans des espaces de contrôle qui débitent le lien social en produits distincts. L'activité artistique, elle, s'efforce d'effectuer de modestes branchements, d'ouvrir quelques passages obstrués, de mettre en contact des niveaux de réalité tenus éloignés les uns des autres. Les fameuses «autoroutes de la communication», avec leurs péages et leurs espaces pique-nique, menacent de s'imposer comme les seuls trajets possibles d'un point à un autre du monde humain».

Le propos de Gaudard saurait s'arrêter à ces mots de Nicolas Bourriaud si les artistes et les acteurs culturels eux-mêmes n'avaient pas empruntés ces voies rapides. La dimension morale est dépassée, la frontière abolie. Il ne serait plus question de vérité contre mensonge; désormais la partie se joue récit contre récit. Fake ou non, la news et la nouveauté priment. Gentiment chlorée, la société devient liquide,

le fond de l'ère est à la post-vérité, l'image-même n'est pas épargnée. Elle en est l'agent propagateur, aussi contaminée que contagieuse.

La taille ne compte plus, l'écran d'un smartphone acquiert la même portée qu'une affiche 120x180 : ce sont des <standards> qui ont écrasé dans leur coquille les <classiques> et les <modernes>. Peu importe le sens, la question est de savoir ce qui est ou n'est pas instagrammable.

Certains appellent cela paradigmes, d'autres s'appliquent à en écrire les lignes de codes et à en affûter les algorithmes, quand ce qui importe est la maîtrise de ce que cela conditionne. Et Gaudard de citer Marshall McLuhan : « en réalité et en pratique, le vrai message, c'est le médium lui-même, c'est-à-dire, tout simplement, que les effets d'un médium sur l'individu ou sur la société dépendent du changement d'échelle que produit chaque nouvelle technologie, chaque prolongement de nous-mêmes, dans notre vie ». Il ne serait plus question d'agir sur le cadre mais de s'y conformer.

Une boucle se noue, la mécanique installée par Christophe Gaudard mime à son tour celle des réseaux sociaux, le modèle du flux et ses galeries d'images ad libidum. Sans nostalgie ni complaisance, Gaudard ironise sérieusement, juste réponse au cynisme de la situation.

Aussi, les énoncés réunis à la MABA par Christophe Gaudard apparaissent et se comportent en un flot continu et uniforme, d'images indifférenciées par le format 120x180 strictement aligné relevant pour partie du travail-même (commandité ou non) d'autres n'en étant que la représentation ou la traduction, d'autres encore s'insèrent comme des parasites subliminaux pourvus ou non de propos.

« Image of work as work » : la formule lapidaire concentre tous ces ferments en une image plante verte. Parce que communicant, parce qu'industriel, commandité, multiple, malléable et surtout parti-lié avec la fragilité de l'instant, le graphisme est intimement concerné.

À la MABA, des images reflets produites dans ce gabarit se substituent aux travaux qui dérogent au format Decaux (éditions, logos, t-shirts) : en même temps qu'elles n'en sont que des représentations promotionnées, Gaudard agit en graphiste plutôt que de prendre pied sur un piédestal. Il continue à l'être en produisant, toujours à ce format, des images parasites insérées dans le continuum des autres : injonctions, distractions et diversions.

**Au visiteur d'exercer
son droit de regard.**

Étienne Hervy

**M
A
B A**